

**Compte-rendu du voyage A3 à Abano 16-26 juin 2011**

**Séjour idyllique dans la fange au pied des collines euganéennes**



Un petit contingent de huit personnes s'était inscrit pour le voyage A3 de Rayonnement du CNRS programmé en Italie du Nord du 16 au 26 juin 2011. Il s'agissait de conjuguer une exploration de la Vénétie avec l'expérimentation d'une cure thermale dans le site exceptionnel d'Abano. Ce lieu, célèbre depuis la plus haute antiquité, jouit d'une réputation sans rivale pour les vertus médicinales de ses eaux souterraines et surtout de la boue (*fango* en italien) qui résulte de leur mixage avec les couches géologiques locales. C'est un fait, le secteur est volcanique, les arènes de la petite ville toute proche de Vérone portent témoignage de secousses qui ont endommagé leurs épaisses murailles...Sources d'eau chaude, puits visqueux de boue, témoignent de la température élevée des entrailles terrestres puisqu'ils affleurent à 80° au ras du sol : pour en bénéficier, il est impératif de les faire refroidir.

Cinq d'un côté, trois de l'autre, le regroupement se fit dans le hourvari d'Orly à la porte 20, juste à l'instant de l'embarquement. Grand soulagement de part et d'autre, car chaque mini groupe avait cru l'autre manquant pour une raison aussi invraisemblable que consternante. Aujourd'hui, dans un aéroport, il convient de se mettre quasi entre parenthèses pour franchir un espace de temps où se succèdent mornes attentes et moments frénétiques. Une fois casés en rangées bien serrées dans l'énorme boîte ailée, on pousse un soupir de sardine baignant dans l'huile. On est prêt pour entendre béatement le discours rituel sur la manière de se comporter en cas de pépin : masque à oxygène, gilet gonflable, toboggans et ouvertures de secours. Puis, comme toujours, les humains reprennent pied dans leur humanité, détachent la boucle des ceintures et le bourdonnement des conversations emplît la cage résonnante qui se propulse à quelques 12000 mètres dans l'atmosphère.

De là-haut, que la France est belle avec ses champs bien tenus, le tracé de ses routes, le dessin des voies d'eau, les agglomérations bien sages. Puis c'est le survol des Alpes avec leurs sommets enneigés, le miroir du Léman et de ses frères, le Majeur, Côme et Garde. Pas de frontière dans les airs, nous voilà déjà en Italie ; l'ordre est venu de reboucler les ceintures, la décélération et la descente obligent à déglutir pour effacer le mal d'oreille. Un léger dé clic et une sensation de roulement : on est à Venise sur la piste de l'aéroport Marco Polo. Une pensée vient pour Marco Polo revenu de son long séjour en Chine pour croupir dans le cachot où la Sérénissime l'a cloîtré. Il ne s'est pas ému de ce régime sévère, de cette récompense inverse pour son exploit. Au lieu de se morfondre, il revisite en esprit son périple, organise ses souvenirs, et dicte un récit d'une langue alerte qui continue de ravir. Revigorés par cette évocation, on débarque vers 9 heures en ce matin du 16 juin 2011, on foule le sol de la sœur latine, on s'approche du tapis roulant où dansent les valises.

16 juin : le cours du Brenta, les villas vénitiennes

Ô surprise, les huit sont attendus par un car de trente places dont Emilio, le chauffeur, fait les honneurs. Plus questions d'être des sardines entassées ! On se prélasse, on cause, et on admire le parcours de Vénétie qui mène aux rives de la Brenta. LE ou LA ? Il semble qu'ici tous les cours d'eau sont masculins, toutes les rivières sont des fleuves, des fiumine. À notre joie, à notre étonnement, la végétation est luxuriante et un peu exotique car les palmiers avec leurs panaches sont légion. Cette exaltation de la végétation résulte, semble-t-il, de l'humide chaleur du sous-sol imprégné d'eaux souterraines capables de lutter contre l'ardeur desséchante du soleil.

Le cours du Brenta est calme, coupé par endroits de barrages qui lui ménagent de calmes chutes fort navigables jusqu'à Venise car une embarcation les franchit comme s'il s'agissait d'une marche d'escalier. Ses rives enchanteresses ont, de toute évidence, incité les

armateurs prospères de Venise à y installer des fermes capables d'alimenter en fruits, légumes et volailles une Venise bien incapable de subvenir à ses besoins alimentaires dans ce domaine. Ils y ont ensuite édifié leurs superbes villas de plaisance dont le luxe, la splendeur et la beauté sont inégalables. Ainsi en a jugé Claude d'Urfé, ambassadeur de France de 1548 à 1552, lequel a exercé ses fonctions auprès de Jules III, ce pape qui, pour dominer l'Europe, tantôt s'appuyait sur Charles-Quint, tantôt ménageait la France. La correspondance de Claude d'Urfé avec Henri II et avec Diane de Poitiers fait honneur à ses qualités de fin diplomate (cf plusieurs articles de La Diana, société archéologique du Forez). Cet ambassadeur fut aussi un bâtisseur : de sa maison de campagne en plaine du Forez, il a fait un château Renaissance, la Bâtie d'Urfé, capable de rivaliser avec les villas d'Italie qu'il prisait si fort. Sans aucun doute l'atmosphère de La Bâtie, le charme des rives du Lignon, cette douce rivière qui baigne la plaine du Forez comme le Brenta fait de la plaine de Vénétie, ont inspiré le petit-fils de Claude, Honoré d'Urfé, lequel est devenu l'auteur de *l'Astrée*, le premier *best-seller* de la littérature française.



Voici que le car s'arrête auprès de la villa Pisani où nous allons passer un moment bien trop court pour en admirer les tours et les détours. À sa vue, on se sent déjà subjugué mais, dès qu'on y pénètre sa magnificence vous coupe le souffle. Ce n'est pas une entrée, ce n'est pas une salle ni un hall, c'est une immensité ouverte sur une autre immensité, celle de jardins où la verdure et les fleurs se reflètent dans le miroir d'une allée d'eau bordée de marbre qui s'allonge à l'infini vers l'horizon. Cette immensité du bâtiment n'est pas une

solitude, elle est peuplée de statues plus grandes que nature qui animent l'espace autour des colonnes supportant l'étage supérieur. Bien loin de se sentir écrasé comme il arrive dans certains monuments des civilisations antiques, ici, très curieusement, on se sent chez soi. On se promène, on explore les salles qui, de part et d'autre, s'articulent sur le vaste périmètre d'accueil. L'une d'elles abrite un musée dont les murs s'ornent d'aquarelles illustrant la flore. Une autre est une librairie, d'autres vous conduisent vers des galeries, des espaces nouveaux et imprévus. Proche de l'entrée, un vaste escalier de marbre conduit à l'étage où se répartissent plus de cent pièces. De l'une à l'autre, on passe de surprise en surprise, découvrant des nouveautés en décoration ou en ameublement. Il a bien fallu s'arracher à cet enchantement car Emilio tentait de rameuter sa troupe. Certainement, il nous faudra revenir à la Villa Pisani, pour y passer plus de temps, l'admirer à loisir. Et y cultiver le souvenir d'Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, qui a tant aimé s'y installer et en a rectifié l'aménagement, modifié les jardins selon ses goûts. Certainement, sa sœur la reine Hortense, qui préférait tellement l'Italie à la Hollande, y a séjourné. Est-ce pourquoi on trouve tellement d'hortensias en Vénétie ?

Emilio a tenu à nous conduire à une autre villa, située « à cent mètres à peine », disait-il. En fait, il s'est agi d'un bon kilomètre, sinon davantage. Nous n'avons pu en admirer que le pavillon d'entrée, où avait été installé un « Musée de la chaussure » à la gloire des bottiers italiens. On s'est pâmé devant les vitrines mais la villa, ayant été réservée pour une réception, n'était pas ouverte à la visite. Sa façade était alléchante, mais à la vérité nous crevions de faim.

Remontés dans le car encore éblouis par la Villa Pisani, nous voilà partis pour la petite ville d'Olo. Le Brenta la traverse bridé de hautes berges ornementées et coupé de barrages voués à diverses utilisations artisanales ou ménagères. Nous apprenons qu'ici se fabriquaient les gondoles, *Gon d'Olo*, ainsi s'appelait le chantier naval. Une fois terminées, elles descendaient le cours du Brenta jusqu'à Venise où elles officiaient de canal en canal.

Nous voilà, sous la conduite d'Emilio à cheminer dans les ruelles par une chaleur de 36 à 38°. Fourbus, nous entrons dans le ristorante Al Cristo. Une grande table nous attend. Sans pudeur, nous choisissons un demi-homard avec garniture arrosé d'un petit vin blanc. Un peu décevant le homard, tandis qu'Emilio se régale d'une belle pizza. Compensation au dessert par une extraordinaire glace à la pistache. Quel régal ! Un solide café et puis en route .

Il est déjà tard dans l'après-midi. Les formalités d'embarquement, le vol, le débarquement, la visite de la Villa Pisani avec la traversée des cent chambres, le musée des chaussures, les déambulations d'Olo et la gastronomie locale, nous sommes vannés ! Emilio prend la mesure de la situation. Il nous convoie doucement jusqu'à Abano et nous débarque, un peu ahuris, dans le hall frais et cossu de l'hôtel Astoria.

Arrivederci, Emilio, le plus dévoué des chauffeurs ! Il ouvre la trappe de la soute du car. Une à une nos valises s'entassent dans le hall. Les huit A3 sont parvenus à destination.

#### L'Hôtel Astoria

Il est installé à côté de la place Colombo, ornée par une statue de Christophe Colomb qui a vraiment l'air « *fatigué de porter ses misères hautaines* ».



Accueil, la réception est tout sourire, distribution des chambres, tout cela est rituel et débouche illico sur la visite médicale qui décidera pour chacun des modalités de la cure débutant le lundi suivant. La piscine est un pôle d'attraction immédiat : elle est vaste, suffisamment profonde, on y perd pied dès l'abord, ceinte d'un vaste espace pour chaises longues et baignoires. Surprise, l'eau est bien chaude, proche de 30 °. Sur commande, chacun peut la

faire bouillonner en surface ou en profondeur. Des sortes de boudins de mousse permettent de se soutenir, de faire des exercices aquatiques.

Deux grands jardins sont à la disposition des curistes, pelouses vertes, mobilier de jardin tout blanc, l'un est agrémenté par une volière où pépie une colonie de perruches, l'autre arbore une sorte de forum avec quelques colonnes en béton immaculé. On nous y servira le café ou des boissons. Par trop grand soleil, on peut se réfugier à l'ombre sous des arcades qui bordent le jardin.

Grande salle à manger garnie de tables nappées de rose saumon et d'un buffet chargé de salades et charcuterie au moment des repas ou d'un tas de petits pains, confitures, fruits

pour le petit déjeuner. Menus avec diverses options au déjeuner et au dîner. Nous occupons la plus grande table à nous huit, un homme et sept femmes. Le bruit court immédiatement que Christophe est un More avec ses épouses, comme il s'en trouvait autrefois à Venise et dans la pièce de Shakespeare. Du coup, le service est aux petits soins, le sommelier prodigue ses conseils pour les vins locaux, ma foi fort plaisants. L'eau est plate ou frizzante avec trois qualités de bulles plus ou moins vives.

Le salon, on devrait plutôt dire « les salons » car il offre des recoins, est assez guindé avec d'énormes canapés et fauteuils profonds adaptés à des personnes supposées dolentes.

Dans les chambres, chacun trouve un énorme peignoir blanc en tissu éponge. On est invité à s'y draper pour se rendre aux séances de cure (bains de boue puis massages) qui ont lieu dans l'hôtel même.

Après le dîner du premier soir, notre programme compte deux jours d'excursions où nous occuperons notre table au petit déjeuner et au dîner tandis que le déjeuner sera pris en cours de route.

17 juin : excursion à Vérone

Juste à la taille de conduit au cœur de Vérone, à leur pied, des forains multitude des touristes du Pharaon ou d'Aïda. En des arènes, avec l'atout pour un festival nocturne programmés Aïda, d'autres. L'ovale central est une scène grandiose, des rangées de projecteurs permettent d'éclairer la nuit, des centaines et des centaines de sièges garnissent les gradins, c'est un théâtre démesuré qui s'offre à notre admiration.



notre groupe, un minicar nous tout près des arènes. Pratiquement déguisés en acteurs proposent à la d'être photographié en compagnie effet Vérone utilise le décor naturel d'une acoustique exceptionnelle, d'opéras durant l'été. Sont Nabucco, La Bohème, et bien partagé entre la fosse d'orchestre et

Raymonde et Christophe se sont ingéniés pour rapporter du syndicat d'initiative une documentation et des renseignements sur les ressources de Vérone. En sortant des arènes, il s'est agi d'entamer une quête bien précise, celle d'un masque du soleil. Car un généreux amphitryon nous a conviés au retour à une partie de campagne. Il nous a recommandé de ne lui apporter rien d'autre que notre présence et le soleil... Or, nous sommes en Vénétie, le pays des bals masqués, où l'on doit être, au minimum, muni d'un loup et d'un domino.

Il paraît qu'au bout de la rue Mazzini se trouve la place des Epices (piazza herbe), il paraît qu'elle abrite un marché de plein air où l'on trouve des marchands de masques. C'est vrai, nous errons d'éventaire en éventaire qui tous offrent le masque d'un bouffon à la tête couverte de grelots. Et puis, on se plante devant un étalage bien plus riche, le royaume des masques. C'est là que l'entreprise *Il Galeone (le Galion)* expose ses modèles, plus beaux les uns que les autres. Joie et saisissement ! L'un d'eux est effectivement le masque du soleil, pas celui d'Apollon qui se présente de profil sur son char conduit par Phaéon l'incendiaire, celui de Phébus dans sa gloire rayonnante tel que Louis XIV s'en couvrit le visage pour danser le ballet et, depuis lors, le prit pour emblème. Un bonheur cette acquisition, mais elle ne partit pas seule car chacun s'empara d'un ou plusieurs masques ; *Il Galeone* nous combla. Autrefois, dit-on, cette entreprise artisanale s'était attachée à la production de maquettes des

gondoles et des galions que Venise envoyait sur les mers. Or, la clientèle changea de goûts, bouda les maquettes. Que faire ? L'idée surgit de ressusciter l'art du masque vénitien dont la fabrication n'est pas très éloignée de celle des maquettes de bateaux. Loin de se limiter aux modèles consacrés par la *Comedia del arte* (Arlequin, Pierrot, Colombine, Pantalon, Polichinelle...), les bals de Venise offraient, en masques, une variété infinie de personnages divers puisés aux sources historiques, littéraires, culturelles et théâtrales. Venise inspira deux pièces charmantes au très jeune Alfred de Musset, né en 1810, : « *La nuit vénitienne ou les noces de Laurette* » (1830) et « *Fantasio* » (1833). Il est permis de penser que, durant la saison tumultueuse de leurs amours vénitiennes, George Sand et Musset sont venus à Vérone évoquer le souvenir de Romeo et Juliette.

A l'orée de la longue piazza herbe, se trouve un restaurant d'allure modeste. Il est temps de déjeuner pour des français (l'heure italienne est beaucoup plus tardive !). On y pénètre, voilà que le patron nous fait traverser la salle et nous conduit sous des arcades qui bordent un côté d'une grande place carrée. Y sont disposées des tables toutes dressées pour huit à dix personnes et l'on nous installe à l'une d'elles. Bousculés depuis le matin dans une foule touristique dense et bruyante, ici nous sommes seuls à contempler l'immensité de cette place dont un vaste escalier menant à une sorte de terrasse occupe un autre côté. A l'angle opposé s'élève une tour carrée extrêmement haute. Ce cadre imprévu charme et déconcerte, il provoque l'imagination. Le menu comporte une liste de pizzas diverses, si savoureuses que chacun baisse le nez sur son assiette. Une voix s'élève qui nous fait sursauter :



*« Mesdames et monsieur, je suis heureux de saluer des compatriotes et de vous offrir, le temps de ce repas, un masque qui j'espère vous plaira. Je me présente, je suis Fantasio qui, pour vous servir, descend du haut de la tour en face. »*

On découvre avec stupeur, au lieu du serveur qui vient de nous quitter, un bouffon au masque orné d'une foule de grelots, habillé comme l'était Fantasio au milieu d'un champ de bleuets devant la princesse Elsbeth. Les masques dont il nous affuble en secouant les grelots ne gênent pas pour manger la pizza et boire le petit vin blanc du pays. Sur Christophe, nous reconnaissons Christophe Colomb. Pour les autres, ce sera un jeu de devinettes : la Sanseverina, Carmen, Roxane, Titania, Mary

Poppins, Ophélie, Ariane.

Baste ! Sitôt qu'arriva en grande pompe le dessert, suivi par une troupe venant occuper d'autres tables, l'enchantement cessa : partis, le bouffon et ses masques, envolée comme une bulle de savon la fantasmagorie. D'ailleurs, rappelons-le, Musset l'avait inventé bavarois son Fantasio, ce n'est pas un compatriote, il nous a raconté des salades avec ses masques.

Bien restaurés, il ne nous restait plus qu'à découvrir le balcon de Romeo et Juliette. Ce fut de nouveau l'écrasade dans la foule en folie. Déception à la vue de ce balcon

d'occasion, Juliette était charmante dans sa blondeur mais elle avait choisi un rustre pour Romeo.

Retour vers les arènes par la via Mazzini où s'éternise le plaisir du lèche-vitrines jusqu'au moment où, sur la grand place, on s'effondre, déshydratés, dans un café. Le minicar n'est pas garé bien loin. Il nous ramène sagement à l'Astoria.

18 juin : Le Lac de Garde. Un *chapeau de paille d'Italie* pour Berta

De nouveau le départ se fait en minicar. Il est fort tôt car le trajet est long jusqu'au lac. Avant d'être monopolisé par la ville de Garda, il s'appelait le Benito (fils d'Ito, un étrusque, dit-on). En fait, il est surtout fils de la Terre car - on est ici au pied des Alpes - elle lui a longuement fabriqué son berceau à 65 mètres au dessus du niveau de la mer. Il a fallu quatre glaciations interrompues par des vagues de chaleur pour modeler ce berceau bordé d'anciennes moraines devenues des falaises. Pour l'alimenter, il a fallu faire sourdre l'eau chaude surgissant des entrailles de la terre à plus de 300 mètres au dessous de la surface, pour le protéger des vents, des neiges éternelles ou des pluies glaciales édifier une barrière de collines qui font dériver les torrents vers d'autres vallées. Nostalgique du paradis perdu, la Terre s'en est fabriqué une copie en miniature avec le Lac de Garde. Une végétation luxuriante couvre ses rives de fleurs et arbustes d'allure tropicale, sa forme a l'allure d'une goutte d'eau lorsqu'elle s'étale sur le pare brise d'une voiture : allongée d'abord puis arrondie en large flaque vers le bas. C'est là, vers le sud du lac, que nous nous dirigeons, où se place une presqu'île au corps mince qui s'évase en tête épaisse et rocheuse pour loger la petite ville de Sirmione et ses abords, les grottes de Catulle, la villa de La Callas.

Sirmione, quel enchantement ! On dirait le décor d'un livre d'enfant, avec des dessins pour contes de fées. Un château du XIIIème siècle ayant affronté de solides combats compte tenu des convoitises d'alentour, la Lombardie, Venise, l'Autriche, la Savoie, la France... Mais Sirmione avait pour elle l'eau douce à volonté et les poissons du lac, la possibilité de couper l'accès en devenant vraiment une île.



Nous visitons le château, puis, hop ! on embarque sur un petit esquif destiné à promener les touristes autour de ce promontoire pendant une demi-heure pour évoquer Caius Valerius Catullus chantant *La chevelure de Bérénice* ou La Callas chantant Verdi. Le marinier est lyrique. Délice ensuite de déambuler dans les rues étroites, sur le cours qui longe la rive. Pétrifiée, Berta s'immobilise devant un étalage, s'empare d'une paille agrémentée d'une

mousseline fleurie qui la coiffe à ravir et qu'elle ne quittera plus. D'autres essaient des sandales. Fuyant ces frivolités, Christophe part se plonger dans l'onde si tentante. Attention ! Elle est perfide, avec 400 mètres de profondeur, quels monstres ne sont-ils pas capables de mener leur ronde dans ses fonds et d'attirer les imprudents ? Rassemblement pour le déjeuner sous une tonnelle dominant le golfe. Délectables tagliatelles, exquis tiramisu, café. Puis il faut reprendre la route qui surplombe le lac. Le paysage reste enchanteur mais la circulation est intense, un étouffement touristique jusqu'à Garda. Faute de temps, l'exploration de cette petite ville est décevante.

Fourbus, on remonte en voiture. Il s'agit de regagner Abano par l'autoroute surchargée de véhicules. Des nuages obscurcissent le ciel, la pluie fouette la carrosserie. Tout le monde s'endort et ne se réveille qu'en débarquant à l'hôtel Astoria. C'est la fin d'une belle journée, le soleil est revenu, la piscine nous attend. Nous sommes quatre à fréquenter assidument la piscine : Gisèle et Christophe les plus acharnés, Sabine ensuite et puis Marie. Quant à Berta, Raymonde et Danièle, elles n'y feront qu'une apparition ainsi que Jacqueline.

19 juin : dimanche à Abano : exploration de la ville d'eau, piscine

On inaugure la pension complète à l'hôtel Astoria. Pendant les repas, il est amusant d'observer les tables voisines. Dans l'ascenseur, Raymonde fait connaissance d'une dame très sympathique. A l'arrêt d'un étage, un monsieur entre « *Ah ! Je vous reconnais, s'écrie la dame, vous êtes le Tueur !!!* ». « *Hé ! oui, c'est moi* », répond le monsieur. Très intrigués par le récit de ce curieux échange de salutation, nous avançons les hypothèses les plus échevelées pendant tout un repas. Le fin mot de l'énigme, nous l'aurons juste avant le départ, est décevant : il s'agissait d'une distraction de piscine où toutes ces personnes d'âge canonique ont joué ensemble à *l'Assassin*.

Abano semble un agglomérat de grandes et longues avenues bordées d'hôtels plus spectaculaires les uns que les autres. Aussi neufs et rutilants qu'un jeu de leggo un matin de Noël. Des bordures de fleurs, de frais arbustes, des fontaines, des vitrines, des magasins sous des arcades, tout cela bien plus banal que les merveilles de Vérone et de Sirmione. Même l'église du Sacré Cœur au bout de la rue Volta, vaste carré de brique couleur de vieille tuile n'a pas le charme d'un Duomo.

20 juin : début de la cure. Cocktail à l'hôtel. Photos

Le bain de boue se prend au 4<sup>ème</sup> étage, les cartes postales de l'hôtel donnent une représentation réaliste de la première étape qui consiste à enduire le dos du patient d'une mélasse noirâtre bien chaude. Ensuite on l'étend sur un drap couvert de cette mélasse, on lui tartine tout l'individu, on referme le drap sur ce qui ressemble à l'ébauche d'une statue par un apprenti sculpteur, et le tout reste à mariner pendant une vingtaine de minutes. Se relever alors en tant que statue demande un effort. Il faut se diriger vers le coin douche où un jet puissant arrache la gangue où vous mijotiez. Puis il s'agit de descendre quelques marches d'une baignoire remplie d'eau bouillonnante pour s'y prélasser un bon quart d'heure. On finit par en sortir dans l'état d'esprit que Botticelli a voulu représenter dans sa *Naissance de Vénus* naviguant en coquille St Jacques sur une mer de rêve.



Il arrive que, de la baignoire bouillonnante, on assiste à l'entrée dans la pièce d'un personnage fruste autant que costaud, chaque bras chargé d'un grand seau de boue fumante. Cela est destiné au patient suivant.

Inutile de dire que pareil traitement mérite d'être suivi d'un temps de repos. Il débouche sur une séance de massage qui se pratique au 1<sup>er</sup> étage de l'hôtel. Fédora, notre masseuse, est experte. Elle traite le dos et les épaules, sait remettre en piste bras et jambes et désankyloser le cou.

Le jour d'initiation de cure mérite une dose de remontant. La Direction dans sa sagesse a prévu un cocktail avant le dîner du lundi. C'est pour faire connaissance de l'Asti spumante. On s'étale le verre à la main sur les larges fauteuils du salon tandis qu'une photographe professionnelle passe de groupe en groupe pour saisir au passage les expressions ravies ou hébétées des uns et des autres. Après le dîner, elle procède à l'affichage des photos qu'elle monnaye aussi cher que possible.

21 juin : suite de la cure

On a pris ses marques, matinée bloquée par les soins et la fatigue qu'ils engendrent. Grande découverte de l'après-midi, la boutique de *Dominique* dont la vitrine déploie étoles étourdissantes, tissus chamarrés et modèles époustouflants. Les deux patronnes du lieu évoquent irrésistiblement la rue Cambon, tout le raffinement de la haute couture, la précision des finitions. Gisèle s'enroule dans les étoles, Raymonde commande un corsage et, plus tard, une jupe. On lui prend les mesures, elle aura deux essayages avant la livraison à la veille du départ. Marie tombe amoureuse d'un tissu, Sabine s'amuse et Jacqueline découvre une belle veste. *Dominique* devient le haut lieu de nos folies, pas de toutes car Gisèle se trouve une charmante toilette sous les arcades, Berta comme Danièle se lance dans les chaussures et les sandales. Pendant que ces dames discutent chiffons, Christophe parcourt le secteur en vélo.

22 juin. Les mercredis d'Astoria : cocktail et danse. Piano Jazz, Asti spu-mente

Intention marquée de la Direction : introduire une saine gaieté dans le troupeau des curistes. Dans ce but, elle a engagé un pianiste qui force sur le jazz au point de transformer le piano en crécelle. L'Asti coule à flot, des plateaux de douceurs circulent parmi les curistes affalés sur les canapés et les fauteuils, la photographe officie à nouveau captant des sourires béats. Le dîner rameute tout le monde dans la salle à manger, le pianiste persiste à marteler. Après le dîner, le piano s'endiable pour la danse à laquelle Raymonde, Sabine et Christophe se joignent avec enthousiasme.

Jeudi 23 juin : excursion à Padoue

Il a été décidé de louer un grand taxi pour filer vers Padoue sitôt avalé le déjeuner. Padoue mérite bien plus qu'un après-midi, c'est une très ancienne cité bourrée de merveilles outre sa célèbre université, la première d'Europe, dit-on. La Chapelle des Scrovegni toute décorée par Giotto est le but prioritaire : on y est admis un temps limité par groupes de vingt-cinq pour éviter que le gaz carbonique éjecté par la respiration des touristes ne gâtent l'éclat des peintures. Effectivement, leurs coloris et leur qualité d'exécution coupe le souffle. C'est une Bible en images toutes serrées les unes à côté des autres en plusieurs rangées superposées. On s'en va à regret, triste de n'avoir pu fixer en mémoire tel tableau, immédiatement surpassé par celui qui juste après accroche le regard.

Après cette superbe découverte du génie de Giotto, la traversée de Padoue se fait en taxi. De belles places bordées de beaux bâtiments se succèdent. Un café nous accueille dans l'une d'elles avec des boissons fraîches car il fait extrêmement chaud. Visite de la Basilique saint Antoine, mais nous n'avons à lui réclamer ni le taxi ni aucun membre du groupe car rien ne s'est perdu. Visite aussi de l'église Ste Justine. De toutes ces belles choses, il reste un goût de trop peu, il nous manque le théâtre anatomique de l'Université, des musées, un célèbre café intello, etc... On a zeyuté quelques vitrines alléchantes. Décidément, il faudra revenir l'an prochain une journée entière.



Vendredi 24 juin : Les collines euganéennes et la maison de Pétrarque



Nous commençons à bien les connaître ces collines car elles bordent l'horizon d'une ceinture bleuâtre. Elles ont l'air toutes douces mais ce n'est qu'une apparence. Une fois sur place, elles se révèlent coupées de gorges et de côtes bien raides. Il s'agit d'une excursion organisée par plusieurs hôtels d'Abano dans un grand car rempli de curistes. L'attraction, c'est la maison de Pétrarque. Celle de Laure n'est pas loin. En fait il semble qu'ils se soient rencontrés en Avignon.

Le paysage est extrêmement pittoresque. Il résulte de la succession d'épisodes géologiques de nature très différente, l'un comportant l'expulsion brutale de magma terrestre, l'autre faisant intervenir une phase marine comportant des éléments calcaires. Des pitons coniques étonnent par leur relief accidenté. De riches vénitiens ont aimé ces reliefs et y ont bâti des villas que l'on admire au passage. Pigeonnier de **Bastia di Rovolon**, vignes, servant à la production des vins rouges, pause à l'**Abbaye di Praglia**, véritable bijou de la Renaissance et centre spirituel bénédictin. Le caractère géologique très particulier de ce secteur a conduit à y implanter un musée consacré à ses spécificités. Il serait extrêmement intéressant de le visiter avec un de nos amis géologue

Samedi 25 juin : il est temps de plier bagages

Dernière matinée de cure, il faut dire adieu à l'équipe soignante et, après le dîner, au bataillon chargé du Service de table. Il faudra aussi quitter la piscine et ses merveilleux équipements de bouillonnement.

L'ultime séance chez *Dominique* fait intervenir une étape de soigneux emballages des toilettes et colifichets qui y ont été glanés. En feuilletant les catalogues, on se demande s'il ne serait pas judicieux de venir ici chaque année pour renouveler sa garde-robe. Retrouver les deux fées couturières d'Abano serait une aubaine.

L'hôtel Astoria va nous laisser le souvenir d'un merveilleux séjour et l'envie de faire plus ample connaissance avec Padoue et son université, de revenir piller la boutique des masques à Vérone, d'arpenter à nouveau les collines....tout un programme.

26 juin : retour en France

Départ en car vers midi, les valises étant un peu plus remplies qu'à l'arrivée. Gisèle convoie le précieux masque du soleil. Tout le monde a le cœur gros et appréhende de retrouver les bousculades d'aéroport.

Finalement tout se passe le mieux du monde. Nous atterrissons à Roissy et découvrons que notre pilote est une dame. Très habile, ma foi. Elle nous a posé avec une douceur de dentiste.

En terminant ce compte-rendu, j'éprouve une grande reconnaissance. Une très grande reconnaissance pour Gisèle Vergnes, l'organisatrice bienfaitrice des voyages A3 du Rayonnement du CNRS. Avec ses charmantes équipières, Raymonde Crepel et Solange Dupont, avec, pour l'Italie, le concours d'Enzo, nous avons bénéficié d'un séjour admirablement conçu pour ajouter mille agréments à une cure bénéfique.

Marie de Réals

Photos : Raymonde Crepel

